

valca ; mais au bas du perron, le son joyeux des voix amies troublait le silence du soir.

Les parents, assis en cercle, causaient ensemble ; plus loin, Andrée, assise entre Robert et Paul, riait aux éclats des histoires drolatiques que les deux jeunes gens lui racontaient.

Paul était pâle, ému ; on voyait qu'il faisait un effort sur-humain pour cacher son trouble. Le rire d'Andrée avait quelque chose de nerveux qui laissait deviner la contrainte. Robert observait à la dérobée son ami et sa cousine.

— Ils s'aiment, pensait-il. Pauvres enfants !

Feignant d'avoir un ordre à donner, il se leva précipitamment.

— Je reviens, leur cria-t-il.

Le rire se figea sur les lèvres d'Andrée ; Paul fit un mouvement en arrière ; cette solitude avec la femme aimée l'effrayait, il aurait voulu rappeler Robert, il le maudissait presque de lui avoir ménagé ce tête-à-tête.

Le silence devenait embarrassant entre eux ; Paul essaya de rompre.

— Où donc est allé Robert ? demanda-t-il.

Andrée tressaillit comme quelqu'un qu'on éveille en sursaut.

— Je ne sais, répondit-elle d'une voix hésitante.

— Voulez-vous que nous allions au-devant de lui ?

Mlle de B... se leva et, sans mot dire, elle appuya sa main sur le bras que lui tendait Paul. Elle ne sembla pas remarquer qu'ils ne prenaient pas le chemin par lequel était parti Robert, qu'au contraire, ils s'enfougaient sous l'ombre épaisse des arbres du parc.

Certes Paul ne voulait faire aucun aveu, il était trop loyal et savait fort bien qu'il ne pouvait prétendre à offrir son nom à Mlle de B... ; mais cette promenade solitaire le comblait de joie, il s'enivrait en sentant le contact d'Andrée, des vapeurs étranges lui montaient au cerveau. A un moment, il leva les yeux vers elle ; par une incroyable coïncidence, le regard de Mlle de B... se croisa avec le sien. Tous deux frissonnèrent.

— Partir !... murmura Paul.

Andrée entendit.

— Que parlez-vous de partir ? demanda-t-elle anxieusement.

— Il le faut ! Ah ! si vous saviez ce que je souffre.

Et l'attirant vers lui, il dit en troublant :

— Je vous aime !

Puis, se reprenant aussitôt :

— Pardonnez-moi, vous aimer est un crime ; mais ne me chassez pas, laissez moi vous admirer longtemps encore.

Mlle de B... ne s'éloignait pas, elle ne faisait aucun geste de colère, elle écoutait, toute frémissante, les paroles pleines de passion du jeune homme.

— Pourquoi partir ? demanda-t-elle de nouveau, en s'appuyant un peu plus lourdement sur le bras de Paul.

— Je suis pauvre, mademoiselle, il faut que je sois soldat pour conquérir ma place dans le monde. Puis j'ai là-bas, au pays, ma vieille mère qui n'a d'espoir que dans son enfant. Celui qu'elle aimait, mon père, lui a été ravi en un jour de bataille : je dois marcher sur les traces du héros obscur dont je porte le nom.

— Ne revieâdrez-vous pas ?

— Jamais.

— Et pourquoi ?

— Mon amour est de ceux qui ne finissent qu'avec la vie, peut-être même qu'il plane encore dans les régions élevées lors-

que le cœur a cessé de battre, et je préfère ne plus vous revoir, plutôt que de vous voir heureuse avec un autre... Ah ! alors, je deviendrais fou !

Andrée le regarda avec surprise.

— De quel autre voulez-vous parler ?

— Du marquis de Luque.

Elle se mit à rire si franchement, que Paul ne put s'empêcher de s'arrêter, souriant à son tour.

— N'est-ce donc pas vrai ? demanda-t-il.

Elle riait toujours et, d'une voix entrecoupée, elle répondit :

— Il a demandé ma main à mon père, mais j'ai répondu d'une telle façon que jamais il ne reviendra.

— Votre père !

— Mon père est bien un peu fâché. " Le marquis est fort riche," répète-t-il sans cesse ; mais il m'adore et ne sait rien me refuser.

Paul s'empara des mains de Mlle de B... :

— Croyez-vous qu'il me repousserait ?

— Revenez couvert de gloire, et alors...

Paul s'agenouilla et, sans laisser à la jeune fille le temps de poursuivre, il couvrit ses mains d'ardents baisers.

Tout à coup il se releva vivement : on courait non loin d'eux et Robert criait :

— Où êtes-vous ? Andrée ! Paul !

Il déboucha d'un sentier :

— Ah ! enfin, je vous trouve.

Il s'arrêta bouche bée en voyant sa cousine appuyée, si pleine d'abandon, sur Paul.

— Ah ! diable, pensa-t-il, l'écolier m'a tout l'air d'avoir marché à pas de géant. Après tout, tant mieux ! l'oncle B... adore sa fille, on ne sait ce qui peut arriver.

IV

La guerre de 1870 éclata comme un coup de foudre. Elle surprit chacun au milieu de ses plaisirs, de ses affaires ; nul ne songeait aux dangers qui menaçaient la patrie, et tout le monde crut au salut, aux victoires rapides.

Paul fit partie de l'armée de la Loire, il se battit plusieurs fois et toujours il fit des prodiges de valeur. Vers la fin de décembre, son bataillon se replia sur la ville de L... très menacée.

Il vécut quelques jours heureux, puisqu'il vit Andrée, qui l'aimait toujours et qui lui avait donné sa foi.

Le 12 janvier, les Prussiens attaquèrent l'ouest de la ville. Paul, au milieu de ses soldats, se battit comme un lion.

La lutte devint terrible, elle ne tarda pas à s'engager à la bayonnette. Les Prussiens, fort nombreux, écrasèrent nos troupes peu aguerries, et qui n'avaient pour elles que le courage du désespoir.

Dans la compagnie de Paul, tous les officiers étaient tombés, lui seul restait debout.

Quoique blessé, couvert de sang, il chargea huit fois à la tête d'une poignée de forcés ; à la huitième, il tomba mortellement atteint.

Les Prussiens passèrent sur des cadavres palpitants et se répandirent dans la ville. Bientôt, on n'entendit plus que le bruit des vainqueurs, le râle des mourants, et les pleurs de ceux qui restaient.

V

La nuit descend lentement, enveloppant d'ombre le champ de bataille, où ne sont plus que les blessés et les morts, couchés ensemble dans la boue mêlée de sang.